

Philippe Haeringer

Chronique naturaliste du Haut-Diois

Le tic-tac de la colline



C'était un 9 février à 15 h. En arrivant au sommet de la colline par l'ubac, m'appêtant à folâtrer sur le haut de l'adret, je discernai soudain, dans le silence ambiant, un léger tic-tac plusieurs fois répété. Plus aléatoire et beaucoup plus doux que celui d'un métronome, avec des petites pauses, mais opiniâtre. Cette légèreté excluait d'emblée le tac-tac d'alerte d'un passereau. Aucune fauvette, en effet, ne lâcha prise d'aucune branche lorsque je repris mes pas.

Le son venait plutôt des buissons bas, des genévriers prostrés ou des touffes de badasse. Mais je ne connaissais aucune créature susceptible de préférer ce son. Aucune de celles que j'avais recensées en ces lieux n'avait jamais émis cette sorte de palpitation. Allai-je découvrir, comme il arrive en hiver, un visiteur inconnu, un gallinacé rare qui, d'un coup, s'envolerait dans un grand fracas ? Prenant soin de ne pas arriver de front sur les premiers fourrés, je décidai de les aborder par la tangente, évitant toute brindille craquante, l'œil néanmoins fixé sur cette cache. Le tic-tac n'avait pas cessé. La bête, c'est sûr, était là.

Mais non, elle n'était pas dans cette première ligne végétale car, à présent que je l'avais contournée et dépassée, l'évidence s'imposait : le son venait d'un peu plus loin, d'une deuxième ligne buissonnante, un peu plus bas sur la pente forte de cet adret. Je suis donc descendu d'un étage avec les mêmes précautions. Mais ce n'était pas encore là, et pas davantage à l'étage suivant.

C'est alors que je compris mon erreur. Le son délicat et déjà obsédant n'était l'œuvre ni d'un oiseau ni d'un insecte mystérieux. J'arrivais dans les parages du bassin, de la fontaine, et j'allais certainement découvrir que le soleil de ce printemps d'hiver liquéfiait un reste de glace nocturne.



La badasse en fleur fin mai

C'était donc un flic-flac, comme j'allais le constater de plus près. Hélas non, la fontaine était sèche et ma nouvelle hypothèse fit un flop. Il ne restait donc qu'une solution. À mi-pente, dans un creux, commençait un vaste bosquet et là, tout était possible. Il y avait toute une collection de grands arbres, des pins puis des chênes et, sous les arbres, un sous-bois abondant. J'y perdais tout espoir de surprendre la petite bête, mais elle, en revanche, avait tout loisir d'y prendre la forme qu'elle voudrait. Elle continuait d'émettre ses tic-tac, ce n'était plus mon affaire.

Puisque l'animal m'avait quasiment amené tout en bas de la colline, alors que mon projet initial avait été de me caler dans les herbes sèches d'en haut pour m'y enivrer d'azur et de soleil, je décidai de poursuivre ma promenade jusqu'à la saulaie. C'est aussi une roselière. Les plumeaux des roseaux oscillaient sous la brise. J'y ai

surpris l'insecte le plus silencieux et le plus léger qui soit, une minuscule libellule du genre demoiselle.

Tandis que je réussissais une photo macro de ce précoce odonate, une idée me vint en distinguant, derrière les phragmites, la vigne de mon voisin. Elle était là, entre la colline sèche et le bas fond humide. Elle était bien soignée et, justement, on était dans la période de la taille. Le tic-tac ensorceleur n'était-il pas produit par le sécateur du vigneron ? Lorsqu'il remonte ses rangs pour trancher les sarments de la saison passée, son geste rapide imprime bien ce tempo, huit ou dix petits clics, puis dix ou douze autres sur le cep suivant, après une petite respiration, le temps d'un pas.

Sans doute était-il là, mon ami le vigneron, pas dans les premiers rangs mais un peu plus loin, ce qui expliquerait le son feutré.

Eh bien non, la vigne était vide, le travail avait déjà été fait. Les sarments coupés jonchaient les couloirs, les teintant de leur joli rosé en attendant que la machine vienne les broyer, un jour prochain lorsqu'ils auront séché.

Deux chiens de chasse hurlant vinrent me détourner de cette contemplation. Ils dévalaient d'une autre colline, une colline communale d'où ils traquaient le sanglier. C'était au-delà de la saulaie. Je suis allé au-devant d'eux, car parfois ils débordent sur mon petit domaine, et je n'apprécie guère d'être dans le champ des tirs. Puis j'ai poussé mes pas sur le rebond d'un bout de lande. De là je pouvais voir les chiens s'en aller à travers champs.

Il y avait devant moi un grand terrain abandonné depuis des lustres. Avec ses grandes herbes fauves, il a pris l'allure d'une savane à lions. Après lui, par contraste, un deuxième champ venait d'être labouré avec soin, dévoilant un beau limon ocré. Au milieu, campe un petit cimetière huguenot, vestige d'une époque où les protestants ne pouvaient enfouir leurs morts que dans leur glèbe.

Le troisième champ, qui ferme l'horizon horizontal – car il y a dans le lointain l'horizon ondulé des montagnes –, ce troisième champ est une vigne. Une deuxième vigne dans ce paysage. Il m'a fallu cligner des yeux car, dans la lumière de ce jour radieux, j'y distinguai deux silhouettes, deux silhouettes agissantes, progressant lentement de cep en cep. À cette distance, le son des ciseaux à bras n'était pas ajusté au geste, lui-même trop lointain pour être clairement

distinct. Pourtant... c'était bien cela, définitivement cela ! La petite musique, qui ne m'avait pas quitté, provenait de cette vigne-là !

J'ai rebroussé chemin. Je suis remonté sur ma colline. Du sommet j'ai jaugé la succession des plans qui me séparaient de cette vigne éloignée. Comment avais-je pu être abusé ainsi, de touffe en touffe, de pinèdes en saulaies, de friches en labours. Comment avais-je pu estimer que ce tic-tac délicat trouvait sa source à la pointe de mes chaussures, alors qu'un mystérieux phénomène acoustique me l'envoyait de si loin ? Comme les dunes qui chantent, ma colline a donc son secret musical. Cette partition viticole est jouée une fois l'an : l'épamprage, en juin, est plus silencieux. Mais ces lieux connaissent beaucoup d'autres musiques. Le répertoire est assez fourni pour tenir toute l'année, avec des instrumentistes tels que le vent, l'orage et la pluie, avec les sons feutrés de la neige sous les pas, le cristal du gel, le bruissement du dégel, le fia-fia des grives litornes, les envols rauques des geais et des pies, les chants diurnes ou nocturnes de mille bêtes amoureuses, le bourdonnement de mille autres espèces butineuses, le pépiement des roitelets et des serins, le gémissement des verdiers à l'heure de la sieste, les craquements de la canicule, l'éclatement des gousses, des capsules et des siliques, le pas des chevaux de randonnée sur les chemins vicinaux, le grondement des machines agricoles résonnant sur l'ensemble du terroir, et même le murmure de la route.

GLOSSAIRE

Adret /Ubac : pente au sud et pente au nord.

Badasse : nom vernaculaire de la dorycnie à cinq folioles (*Dorycnium pentaphyllum*, Fabacées), sous-arbrisseau très mellifère des landes méditerranéennes. Son nom grec rappelle qu'on s'en servait pour empoisonner les lances !

Epamprage : débarrasser la vigne de ses rameaux (pampres) et feuillages inutiles.

Gallinacés : ordre des perdrix, cailles, faisans et téttras.

Glèbe : terre cultivée.

Mellifère : riche en nectar, qui est le prélude au miel.

Odonate : ordre des libellules et des demoiselles.

Passereaux : ordre des oiseaux chanteurs, comme les fauvettes, les roitelets, les serins.

Phragmite : nom botanique du roseau (*Phragmites australis*, poacées), mais aussi d'un petit passereau qui niche dans les roselières.

Roselière : ce n'est pas une roseraie, mais un lieu couvert de roseaux.

Sécateur : outil inventé par un ancien ministre de Louis XVI !

Silique, gousse, capsule : fruits secs des Brassicacées, des Fabacées, des Primulacées.

Vernaculaire : dans un langage local.



Le tic-tac provenait du septième plan...